



**C L A U D E  
A M O Z**

**LA DÉCOURONNÉE**

**RIVAGES/NOIR**



À Viâtre au bord du Rhône, c'est l'été. Johan passe ses vacances dans l'appartement de son frère Guy à la montagne, et Guy s'est installé dans le logement que Johan vient d'acheter en ville, montée de La Découronnée. Un lieu qui le met mal à l'aise, il a l'impression que la présence des anciens occupants s'y fait encore sentir.

Camille, aujourd'hui adolescente, a habité cet endroit. À l'époque où sa mère était encore vivante. Et d'ailleurs, comment est-elle morte ? Les souvenirs de Camille sont flous, comme si elle avait cherché à oublier... quoi exactement ?

Claude Amoz, lauréate du prix du Polar SNCF pour *Étoiles cannibales* nous emmène dans un labyrinthe de mystère où passé et présent se télescopent, où les crimes de la grande Histoire viennent ruiner les vies, parfois longtemps après avoir été commis.

« Claude Amoz orchestre magistralement cette valse des fantômes, entêtante et bouleversante. »  
*Télérama*



**Claude Amoz** est agrégée de lettres classiques et professeure en classes préparatoires. Elle a déjà publié plusieurs romans noirs remarquables, dont *Le Caveau* et *Dans la tourbe* (J'ai Lu), puis chez Rivages *L'Ancien crime*, *Bois-Brûlé* (Prix Mystère de la critique) et *Étoiles cannibales* (Prix du polar SNCF). Elle est par ailleurs traductrice du grec ancien et du latin.

Du même auteur  
chez le même éditeur

*L'Ancien crime*  
*Bois-Brûlé*  
*Étoiles cannibales*  
*Racines amères*

Claude Amoz

# La Découronnée

*Collection fondée par  
François Guérif*

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Ouvrage publié sous la direction  
de François Guérif

Couverture : © Getty Images

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018  
pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-7436-3985-3



*Pour Mage Perrotin, alias Dominique Lemaire,  
à qui j'ai volé la langue ébréchée de Maïa,  
Pour Michèle Trémodeux et Michel Cange,  
« les Michels de la Michelière »,  
famille d'accueil au plus beau sens du terme,  
Avec gratitude.*



*Ô l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie !*

Victor HUGO, *Feuilles d'automne*



**I**

**5 AOÛT**



# 1

« Reviens ! »

Je n'entends pas cet appel, je ne veux pas l'entendre. Une autre voix monte vers moi, sourde, voilée par la nuit. J'avance à sa recherche, le regard baissé vers le sol. Des rochers pointus hérissent la neige, j'enfonce parfois jusqu'aux genoux dans ce piège glacé. Mes pieds sont lourds, le grésil gifle mon visage, mes yeux larmoient. Des pleurs que le vent fige aussitôt sur mes joues. Pourtant je ne sens pas le froid.

Et le même appel derrière moi, si loin désormais :

« Reviens ! »

Devant moi, un igloo très bas, dont la coupole se soulève à peine au-dessus du sol. J'en fais le tour. Je trouve une ouverture étroite, pareille à celle d'un terrier. J'hésite. J'entends encore la voix raisonnable qui me rappelle :

« Où vas-tu ? Arrête ! C'est dangereux ! »

Mais l'autre voix, la voix souterraine, est la plus forte. Je me mets à genoux, j'introduis la tête, les épaules, dans le trou, je rampe à l'intérieur. Pas de lampe, une voûte bien close, et pourtant, il fait clair : la neige émet un éclat froid, tout est d'un blanc étincelant. Je continue à avancer, progressant sur les mains et les genoux, n'osant pas me redresser, de peur de heurter la voûte.

Je parviens tout au fond, contre la paroi arrondie. À la hauteur de mon visage, j'aperçois une suite d'incisions. Des lettres très fines : elles ont dû être gravées avec une lame. Une inscription. Quelqu'un dit : « C'est le nom d'une femme. » Je m'approche pour mieux voir, j'essaie même de caresser ce mot que je ne comprends pas, je pose la main sur la paroi. Je la retire aussitôt. La glace a brûlé ma paume : une cloque se forme sur ma peau. Mais je ne sens toujours rien.

J'entends un craquement. Quelque chose se déchire. Je relève la tête. La voûte se craquelle au-dessus de moi. Les fissures s'étendent. Une suite de lignes brisées, aux angles aigus. Elles courent, si vite.

J'essaie de reculer, de retrouver l'entrée. Mais déjà l'abri se resserre sur moi. Une main glacée qui étouffe mon souffle, ma voix.



« Reviens ! »

Mais tu ne comprends pas, toi qui voudrais me rappeler. Le retour, c'est ici. Je suis de retour ici, à la maison.

## 2

Guy s'éveille brutalement sur le canapé. Tout lui semble glacial et silencieux. Pourtant, le salon donne sur la rue, il y a du bruit, des voitures qui passent. Et la chaleur est épaisse. Malgré la fenêtre ouverte, les rideaux sont immobiles. Pas un souffle.

Il ne se rendormira pas. Les démangeaisons et les picotements trop familiers ont repris au creux de ses coudes et sous ses genoux. Révolte sans cesse renaissante de la peau malade, un instant apaisée par le raclement des ongles, soulagement provisoire, trompeur, qui ravive le mal. Le corps, viande blessée, sur laquelle les doigts voudraient s'acharner. Guy bloque ses mains derrière sa nuque, luttant contre la tentation de gratter jusqu'au sang cette chair hostile.

Dans la pièce voisine, il entend le souffle léger de Maïa qui se termine, à chaque expiration, par

un petit gémissement. La cloison est si mince qu'on se croirait dans sa chambre. Comme l'espace s'est rétréci autour d'elle ! Dans la maison des Olbières, il y avait tant de place : au rez-de-chaussée la vaste cuisine, où une bonne dizaine de personnes pouvait s'attabler à l'aise, la grande salle, les chambres de l'étage, sans compter l'atelier de Sol, les appentis où il entreposait ses antiquités, qui débordaient sur le jardin.

Elle aurait dû tout vendre, l'an dernier, quand il est mort : trop de travail pour une vieille femme d'entretenir cette bâtisse. Et avec l'argent, s'acheter un studio confortable, à Saint-Étienne ou à Roanne – inutile de lui parler de Lyon : elle prétend qu'elle est « fâchée » avec le Rhône. Le plus sage d'ailleurs aurait été de chercher une bonne maison de retraite – cela, bien sûr, nul n'a osé le lui dire : l'idée de perdre son indépendance la terrifie. Au lieu de quoi, elle vient de confier sa demeure à un couple de voisins, assurant qu'elle serait de retour en septembre, et elle a loué à Viâtre une ancienne loge de concierge en entresol, rue de la Voie-Ferrée.

« J'ai vécu dans cette ville, il y a longtemps. Nous habitons le quartier des Ensorgues, de l'autre côté de la gare, en allant vers le Rhône. »

Telle est la seule explication qu'elle donne, puis elle change de sujet, avec une brusquerie qui

signifie : laissez-moi tranquille, vous n'en saurez pas plus... Quels souvenirs peut-elle dorloter en secret ? Elle parle si peu d'elle-même. Pour le choix de Viâtre cependant, nul n'est dupe du roman laborieux qu'elle a inventé. Johan vient d'être nommé dans cette ville à son retour du Québec. Il a toujours été son préféré : son désir de se rapprocher de lui a été plus fort que sa prétendue colère contre le Rhône.

Guy se tourne sur le canapé. Les jours qui viennent l'ennuient à l'avance. Inaction, solitude. Et l'absence de Pauline. Elle est partie avec son mari et ses deux filles, en Turquie, au bord de la mer. Il n'a pas envie de les imaginer, tous les quatre. Le soleil, les jeux sur la plage, les rires, la complicité des peaux moites qui se frôlent. Des peaux saines : elles n'ont pas honte de se montrer. Lui, depuis l'enfance, ne porte que des chemises à manches longues et des pantalons amples, pour éviter le frottement du tissu.

« Fabrice n'est plus qu'un étranger pour moi », lui a confié Pauline, peu avant son départ. « Chacun de son côté du lit, on ne se touche pas. »

Il essaie de se raccrocher à ces mots, mais il redoute que l'euphorie des vacances ne ressoude le couple. Pourtant, il en est sûr, Pauline est attirée par lui. Il ne s'est encore rien passé, mais elle a des sourires, des regards mouillés, qui ne

trompent pas. Et toutes ces confidences sur l'échec de sa vie conjugale... Pourquoi les lui ferait-elle, sinon pour créer une connivence entre eux ?

Elle avait promis d'envoyer des SMS, mais le téléphone n'affiche toujours aucun message. Encore plus de trois semaines à traverser loin d'elle. Des jours inutiles, sans le garde-fou du travail : le lycée professionnel de Cluses, où il est agent technique, est fermé jusqu'à la fin août.

Les vacances d'été, un temps de loisir auquel chacun aspire, mais pour lui, cette année, le mot a retrouvé son sens premier.

Vacances, vacuité, vide.

Un vide dangereux.

Un vide qu'il va tenter de meubler comme il pourra. Il aurait dû partir, lui aussi. Mais où ? Avec qui ? Il n'a pas d'amis, peu de désirs. L'absence de Pauline occupe toute la place.

Il traînait dans son studio, sans se décider à rien, quand son frère a téléphoné pour s'inviter. La cohabitation étant difficile dans un espace aussi étroit, ils ont décidé finalement d'échanger leurs appartements. Guy logera dans le deux-pièces que Johan vient d'acheter à Viâtre. Pendant ce temps, Johan transformera le studio de son cadet en base pour ses expéditions sportives. Il fera des escalades, des randonnées. Cluses est

l'endroit idéal pour qui aime la montagne. Ce n'est pas le cas de Guy : les cimes qui enserrent la vallée de l'Arve ne lui inspirent que de l'effroi. De la tristesse aussi, quand le soleil disparaît derrière les parois rocheuses, si tôt. Le ciel est encore bleu, mais d'un bleu glacial, qui serre le cœur.

Johan est non seulement un scientifique de haut niveau, mais un athlète exigeant, aussi avide d'exploits physiques que d'excellence intellectuelle. Tout son temps libre, il l'emploie à courir, à grimper, à skier – autant d'activités qui seraient des supplices pour Guy. Lui, il est désespérément lourd et gauche, engoncé dans son corps, prisonnier de sa myopie, de sa petite taille et de sa peau malade. Ses ambitions se bornent à passer laborieusement d'aujourd'hui à demain, d'une semaine à l'autre.

Une heure et quart. De plus en plus difficile de résister à la démangeaison, de ne pas griffer, écorcher, saccager. Il gagne à tâtons le cabinet de toilette, en essayant de ne pas faire de bruit, tourne le robinet. C'était compter sans les canalisations du vieil immeuble. Un grincement secoue la tuyauterie.

« Tu ne dors pas, mon pauvre grand ? »

Il sursaute, comme s'il était encore le gamin trahi par la lueur de la lampe qu'il croyait dissimulée sous les draps. Il a trente-six ans : l'âge des

cachotteries est passé depuis longtemps... Il grommelle que tout va bien, qu'il va se recoucher, mais trop tard : il entend trotter, un rai de lumière filtre sous la porte. Du coup, il éclaire à son tour, se passe les bras sous le filet d'eau, étale sur sa peau une couche de la pommade, censée calmer la démangeaison. Ensuite, vite, pour cacher le désastre, il enfile avec un frisson de dégoût ses vêtements de la veille. Ils sentent la sueur refroidie. Son corps aussi, ses aisselles. Il reprend ses lunettes, pousse la porte de la petite cuisine, où la table et les deux chaises occupent toute la place.

« Tu as mis tes habits, observe Maïa. Tu veux que tu sors dehors ? »

C'est une idée... Sortir dehors, comme elle dit. Elle s'est remise à rouler les r, ce qui ne lui arrivait, autrefois, que lorsqu'elle était très émue. Et les fautes qui les amusaient tant, Johan et lui, quand ils étaient petits, sont revenues, beaucoup plus fréquentes même qu'auparavant. « Ton pauvre français ébréché », disait Sol. Lui aussi avait des traces d'accent étranger – souvenir de son origine espagnole –, mais son vocabulaire et sa syntaxe étaient irréprochables : il y veillait scrupuleusement.

« Tu veux un bon tasse de café ? »

À cette heure ? Et par cette chaleur ? Déjà Maïa ouvre tiroirs et placards. Elle a beaucoup maigri, son peignoir bleu pâle flotte autour de son corps. Pourtant les boucles qui encadrent ses joues creuses sont encore brunes, et il est sûr qu'elle ne les teint pas. Elle a toujours cette expression craintive qui empêchait Guy et Johan de vraiment la prendre au sérieux, même quand elle faisait la sévère.

« Tu n'as aucune autorité », grommelait Sol.

Johan, lui, n'abusait pas. Au contraire, il défendait Maïa contre l'insolence de son cadet. Mais Guy a tellement profité de cette fragilité pour se venger de ce qui, ailleurs, n'allait pas.

Et c'est la même chose aujourd'hui. Le temps a beau passer, rien ne change vraiment. Il ne veut pas qu'elle lui fasse du café, comme une servante. Il ne veut pas qu'elle soit toujours généreuse et vulnérable. Il ne veut pas lui faire de mal. Donc il lui en fera.

« Je crois que je ne vais pas rester toute la nuit. J'ai eu tort d'accepter ton invitation. »

C'était l'idée de Johan. Il a beaucoup insisté, à Cluses, hier, quand ils ont échangé leurs clefs :

« Je lui ai annoncé que tu irais dîner chez elle. Ton train arrive vers dix-neuf heures, l'appartement qu'elle a loué est tout près de la gare : passe directement la voir. Comme je la connais, elle



t'invitera sûrement à rester dormir. Accepte, je t'en prie. Tu t'installeras chez moi demain. Elle a si peu de compagnie. Je suis bien conscient que c'est parce que j'ai été nommé à Viâtre qu'elle est venue s'y installer. J'ai vraiment besoin de ces quelques jours à la montagne, mais cela m'ennuie de la laisser seule. Elle vient d'avoir soixante-seize ans. »

Tout était redoutablement planifié. Guy n'a pas eu la force de résister. Et maintenant, il s'en veut d'avoir cédé.

« J'étouffe. Impossible de dormir. Je vais aller tout de suite chez Johan.

– Tu veux que je viens avec toi ? C'est un appartement qu'il est très joli. Dommage seulement qu'il faut monter tous ces étages. Mais Johan a eu raison qu'il l'achète. Cela permet qu'il est rassuré. »

À son grand mécontentement, Johan doit enseigner dans le secondaire, en attendant que se libère, à l'université de Grenoble, le poste qu'on lui a promis. Il a été nommé dans un lycée de Viâtre, pour un an, deux ans au maximum. À quoi bon acheter un appartement pour si peu de temps ? Mais il ne supporte pas d'être locataire. Peur des lendemains ? « Cela permet qu'il est rassuré. ».

Guy ne sera jamais propriétaire, lui. Il n'avait à offrir à Johan que le studio minable qu'il loue, dans la banlieue de Cluses. Cage d'escalier bruyante, lino poisseux, odeurs de cuisine et de détergent dont le parfum synthétique masque mal la puanteur douceâtre en provenance du local à poubelles. Et l'intérieur ne vaut guère mieux. Avant l'arrivée de son frère, il a remis de l'ordre en catastrophe, gratté les plaques de cuisson graisseuses, tenté d'effacer les taches sur la moquette.

« Voilà le café qu'il est prêt. »

Le liquide brun coule dans la tasse ornée de guirlandes d'un rose fané. Sur une soucoupe assortie, Maïa a disposé les biscuits que Guy préférerait quand il était enfant : des torsades circulaires, couronnées d'une demi-cerise confite. Tentation douce de se laisser aimer.

« Ne t'inquiète pas, Maïa. J'ai besoin d'être seul, c'est tout. »

Elle ébauche un sourire tremblant. Il détourne les yeux.

« Je te le promets, je reviens très bientôt. Dans quelques heures. Le temps de poser mes affaires chez Johan, et je suis de retour. Je te téléphone, en tout cas. Avant demain, tu auras de mes nouvelles. Non, avant ce soir, puisqu'on est déjà demain. Tu vois, ce ne sera pas long. Et toi, tu

connais le numéro de mon portable. N'hésite pas à m'appeler. »

Il accumule les phrases, alors que deux mots suffiraient : « Je reste. » Il devine qu'elle les espère si fort. Mais il ne peut les prononcer.

« Il ne faut pas m'en vouloir.

– Je ne peux pas que je suis fâchée. Jamais. »

Il se force à boire une gorgée de café brûlant, et à prendre un comprimé de l'antihistaminique qu'on lui prescrit en cas de démangeaisons. Sa gorge est sèche, il a du mal à avaler le cachet, pourtant minuscule. Pour faire plaisir à Maïa, il glisse quelques biscuits dans la poche de son pantalon.

« Il n'y a plus de bus à cette heure. Tu veux que j'appelle pour un taxi ? À pied, tu vas que tu mets beaucoup du temps.

– J'ai envie de marcher. Mon sac ne pèse rien ; il a des roulettes. »

Il regagne le salon, range les quelques objets qu'il avait sortis, brusque son départ, descend en hâte les marches qui séparent l'entresol du rez-de-chaussée. La chambre et la cuisine de Maïa donnent sur le hall, par des fenêtres qui s'ouvrent sur la cage d'escalier. Ou plutôt qui ne s'ouvrent pas : ce ne sont que des carreaux en verre dépoli, derrière lesquels il devine les lampes et une

silhouette sombre, contre la vitre. Il s'empresse de lui tourner le dos.

Dehors, une chaleur intense monte de la chaussée. Les odeurs d'essence sont violentes – ce sont elles, peut-être, qui donnent au ciel ce rougeoiement fiévreux.

Il suit d'abord la rue de la Voie-Ferrée jusqu'à la gare par laquelle il est arrivé, voici quelques heures. Puis, le plan de Johan à la main, il s'engage dans un dédale de petites rues – le quartier des Ensorgues, où Maïa prétend avoir vécu. Un mensonge, c'est sûr. Impossible de se la figurer en citadine : Guy l'a toujours connue aux Olbières, occupée à soigner légumes et fleurs, entourée de poules, de chats, de chiens... Et qui serait ce « nous » dont elle parle ? Ses parents, dans un lointain passé ? Un autre couple ? Sûrement pas Sol. Il était originaire d'Espagne ; il racontait qu'il avait du sang gitan, qu'il n'aurait jamais supporté de vivre dans une ville.

Les gens ont ouvert leurs fenêtres, dans l'espoir illusoire d'avoir un peu d'air. Au rez-de-chaussée d'un immeuble ancien, une jeune femme coiffée d'un casque écoute de la musique, en tire-bouchonnant autour de son index une mèche blonde. Elle ressemble à Pauline : un peu ronde, le teint laiteux. Elle porte une chemise blanche aux reflets satinés. Elle attend peut-être quelqu'un

qui tarde. Un livre est entrouvert sur une table. Guy s'arrête : s'il osait, il s'approcherait, pour déchiffrer le titre.

Il ne faut pas.

Quand il avait douze ans, il avait inventé ce qu'il prenait pour un jeu. Il choisissait une femme dans la rue, et il la suivait jusque chez elle. Ensuite, il rôdait autour de son logis, essayant d'en savoir plus, inspectant les boîtes aux lettres, guettant les lampes qui s'allumaient, les mouvements des rideaux. Il ne se sentait pas coupable. Au contraire : il se prenait pour un détective à la recherche d'indices, ou pour un reporter se livrant à un travail de repérage. Il a été très surpris quand l'une d'elles est brusquement sortie de chez elle, le traitant de « sale petit voyeur ». Il ne connaissait pas le mot : il a cru qu'elle parlait d'un voyant, d'un devin.

« Elle a raison. Je sais des choses que les gens ne veulent pas que je découvre. S'ils se fâchent, c'est qu'ils ont peur. »

Il se sentait flatté, investi d'un pouvoir. Dès la fin de la semaine, il recommençait. Il ne parvenait pas à se priver de cette excitation étrange, qui devait avoir en effet quelque chose de sexuel : la soif douloureuse d'entrer dans la vie de quelqu'un, de pénétrer son intimité, au plus profond. C'était comme une maladie, dont il n'avait pas envie de

guérir. Cela a duré plusieurs mois, une année, peut-être. Et tout s'est terminé à la gendarmerie, où Sol a dû venir le rechercher.

Il a renoncé depuis longtemps à ces pratiques douteuses. Mais il reste fasciné par les inconnus qu'il croise. Par les inconnues, surtout. Cette femme, par exemple...

Elle l'aperçoit, se lève d'un bond, ferme la fenêtre, tire un rideau. Il recule précipitamment.

Il ne doit plus être loin du Rhône, et là, tout sera facile. Il suffira de longer le quai jusqu'à une passerelle. Mais la femme l'a troublé. Alors qu'il essaie de consulter son plan, les lettres se brouillent, et il a beau essayer ses lunettes, elles se recouvrent aussitôt de buée. Il est au bord des larmes, comme autrefois, quand il se présentait inmanquablement en retard aux examens, aux entretiens, lorsque Sol ne l'emmenait pas dans sa camionnette, pour le déposer devant la bonne porte. La panique le submerge, il n'arrive plus à voir ni à penser. Il tourne, il ne sait rien. Même pas son nom. Tu n'arriveras à rien par toi-même, jamais.

Il s'est égaré tant de fois, jusque tard dans son adolescence. À plus de dix-huit ans, malgré les croquis et les explications dont on le munissait, il confondait encore sa droite avec sa gauche, tournait infailliblement dans la mauvaise direction,